

Didier Daeninckx

« J'écris sur ce qui me pose problème, sur les choses que je ne parviens pas à comprendre »

Engagé dans divers combats, l'écrivain se situe en marge de la littérature. Ses deux derniers romans, « L'Affranchie du périphérique » et « Missak », prouvent qu'il n'a rien perdu de sa rage

Il habite en marge de la capitale, à Aubervilliers, et comme le prouve son dernier roman, *L'Affranchie du périphérique* (Editions de l'Atelier, 102 p., 15,50 euros), ce monde-là est sa féerie à lui, où s'imprime « le blanc des mots dans la profondeur du bleu matissé ». Il veut « donner une mémoire aux banlieues oubliées », son port d'attache.

Il écrit en marge de la littérature, c'est lui qui le dit. Qu'est-ce qu'il entend par là ? La lecture de *Daeninckx par Daeninckx*, de Thierry Maricourt, vous affranchira (Le Cherche Midi, 312 p., 17 euros). Tout y est formidablement conté et commenté, de son parcours, de ses combats, de ses idées, en un patchwork des interviews qu'il a données ici et là depuis des années.

Ce jour-là, il s'appête à prendre sa voiture pour aller en Basses Corbières enterrer Gérard Bobillier, le créateur de éditions Verdier. « Quand Le Goût de la vérité, le

livre où je répondais à Gilles Perreault et dénonçais ses accointances avec les négationnistes, le clan des rouges-bruns, a été refusé par tous les éditeurs, c'est lui qui l'a publié, sans changer une virgule, au mépris des procès annoncés. »

Didier Daeninckx a toujours vénéré les écrivains « qui ont su mettre les pieds dans le plat ». A fortiori les éditeurs. Il prend la plume « quand ça va mal », sur les choses qui le font réagir, le révoltent.

Le roman noir américain l'a marqué, à cause de son souci des petites gens, de son témoignage sur l'époque, de sa psychologie du comportement. L'humour noir le hante, via l'influence des surréalistes. « Je ne suis pas dans la profération poétique, mais ce que j'en retiens, c'est la provocation, l'art de déchiffrer les ténèbres, l'indifférence à la marginalisation. Etre dans une position de pouvoir et brûler ses vaisseaux, quelle élégance ! Dans tous mes bouquins, on trouve cette dimension héritée d'André

Breton, des fossoyeurs qui font grève, un flic qui s'amuse avec des jeux vidéo hors service... J'ai repris, dans Cannibale (Verdier, 1998), leur combat contre l'Exposition coloniale de 1931, où des Kanaks étaient montrés comme animaux en cage. »

Acharné à vouloir lui éviter l'usine, son père le voyait instituteur ou comptable. « Moi, comptable, jamais ! » Il fut ouvrier imprimeur, journaliste localier, avant d'envoyer son premier manuscrit à dix éditeurs. Neuf refus. Débuts douloureux aux éditions du Masque, avant l'intronisation dans la Série noire de Gallimard. « Mon fonctionnement, c'est l'entêtement, l'obsession. Penser des semaines et des mois à un sujet, des personnages, une histoire, puis laisser les choses, la vie de tous les jours m'apporter des éléments de réponse, des petits morceaux que je scotche entre les personnages. »

« J'écris sur ce qui me pose problème, sur les choses que je ne parviens pas à comprendre. Le moteur

Une enquête sur l'Affiche rouge

DIDIER DAENINCKX consacre un roman au poète Missak Manouchian, qui commanda le réseau de résistants émigrés dénoncés sur l'Affiche rouge, en février 1944. Il y retrace le parcours du militant communiste, à l'occasion de l'inauguration d'une rue en son honneur, en 1955.

« C'est le poème qu'écrivit Louis Aragon qui a nourri ma démarche. "Onze ans déjà que cela passe vite onze ans". Ce que j'avais pris alors pour de la nostalgie m'apparaissait soudain comme du regret. Que de temps perdu pour rendre hommage à Manouchian : voilà ce qu'il voulait dire ! 1955, c'est juste

après la mort de Staline et juste avant la révélation de ses crimes. Le rideau commence à se déchirer. » Autre détonateur du livre, cette phrase tirée d'une lettre envoyée par Manouchian avant de mourir : « Je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal... sauf à celui qui nous a trahis pour racher sa peau et ceux qui nous ont vendus. »

« Une phrase lourde de sens, gommée par le Parti communiste jusque dans les années 1980, commente Didier Daeninckx. Après enquête, je suis persuadé que Manouchian vise Joseph Davidovitch, responsable politique des

détachements au FTP-MOI [Francs-tireurs et partisans - Main d'œuvre immigrée], qui a parlé, livré des noms lorsque la police a menacé de torturer sa femme. Et "ceux qui nous ont vendus", ce sont les journalistes et le régime de Vichy. En censurant cette phrase durant quarante ans, le PC a créé un soupçon qui n'avait pas lieu d'être. Depuis, les archives policières ont été ouvertes et les historiens ont invalidé la théorie selon laquelle la direction du PC avait trahi. » ■

J.-L. D.

Missak, Perrin, 290 p., 16,90 €.



ISABELLE LÉVY-LEHMAN POUR « LE MONDE »

de mes fictions est la colère, l'injustice toujours endémique, toujours recommencée. » Ce fut Drancy sous l'Occupation, la répression du métro Charonne et les forfaits de Maurice Papon dans *Meurtres pour mémoire* (Gallimard, 1988), un livre dérangeant, passé sous silence, qui mêle les époques et octroie à la littérature un pouvoir d'influence sur le contemporain. Ce fut l'expulsion de Maliens par charter dans *Lumière noire* (Gallimard, 1987), objet de censures implicites quand il fut adapté au cinéma par Med Hondo. Ce fut l'évocation des résistants dénoncés par des collabos (*La mort n'oublie personne*, Denoël, 1988), les dérapages de la télévision (*Zapping*, Denoël, 1992)...

Que veut dire cet homme qui s'astreint à un travail d'investigation minutieux lorsqu'il affirme qu'il écrit « en regardant la réalité de travers » ? Il veut parler de la recherche d'un point de vue dissonant, susceptible d'éclairer les faits. Il s'agit de trouver l'angle qui dérange, déstabilise le lecteur. « Dans Missak [roman paru en août, lire ci-contre], je suis parti d'une exposition, puis de la rencontre avec la petite nièce de Manouchian, qui m'a ouvert ses archives, et cela m'a permis de contester l'his-

toire officielle. » Incise : « La littérature comme pure imagination n'existe pas. Elle a forcément à voir avec l'expérience. Je ne peux pas travailler sans confronter mes personnages à la vie. »

A la fin des années 1980, lorsqu'un se fit passer pour Didier Daeninckx. Un lecteur si dévot qu'il donnait des interviews à sa place, et publia un roman sous son nom.

Le roman noir américain l'a marqué, à cause de son souci des petites gens. L'humour noir le hante

« Troublante expérience, dit-il. Un homme prenait mon nom à l'heure où mon père qui m'avait donné le sien vivait ses derniers instants. »

C'est sans usurpation que Daeninckx vénère Jean Meckert (1910-1995), digne des grands romanciers sociaux du XIX^e siècle, Georges Simenon (1903-1989), dont le premier reportage est intitulé « L'Afrique vous dit merde », ou Jean-Patrick Manchette qui a « brisé les conventions, démontré que même dans le polar, la forme

doit être en osmose avec le fond ».

Par contre, il fait la moue devant les polars à folklore : Pigalle, le code de l'honneur, la pute au grand cœur, le portrait sociologisant des zones périphériques, parts maudites de la société. « Paris populo, j'ai vu ça de près en suivant mon père, ce héros, à la salle Wagram, au Vélodrome de Saint-Denis ou aux champs de courses, et ça ne m'impressionne pas. Quant aux banlieues dépeintes dans le néopolar des années 1970, façon Chicago, ça ne tient pas la route. Il n'y a qu'un thème obsédant là-bas : le travail ou l'absence de travail. » Il honnit aussi la Trilogie noire de Léo Malet : « C'est effrayant cette histoire d'un type qui veut venger sa fiancée violée par des Arabes ! »

La conversation avec lui est émaillée de belles phrases : « Les vilains vous arrachent des larmes et c'est pour cette raison que les romans noirs sont souvent des romans de la colère. » Et des réflexions citoyennes : « J'écris contre l'oubli, pour les exclus, contre toutes les ignominies, contre l'insécurité sociale, pour faire bouger la loi. Insensible à toute vénération, mû par un devoir d'irrespect. L'écriture est de l'ordre de la subversion. » ■

Jean-Luc Douin

Quand un Prix Nobel de littérature s'en prend à Dieu

Lettre de Lisbonne

De l'avis de l'auteur lui-même, aucun de ses précédents livres n'avait été teinté d'autant d'humour. José Saramago ne fait pourtant pas rire tout le monde au Portugal avec son dernier ouvrage, *Caïn*, paru le 15 octobre aux éditions Caminho (et publié en même temps en Espagne, chez Alfaguara en castillan et chez Edicions 62 en catalan). En réécrivant à sa manière, ironique et provocatrice, un chapitre de la Bible, le très athée Prix Nobel de littérature 1998 a suscité dans son pays une polémique comparable à celle qui lui valut de s'exiler aux Canaries après la parution, en 1991, de *L'Evangile selon Jésus-Christ* (Seuil, 1993).

A l'époque, l'Eglise et une bonne partie de la société portugaises

avaient été choquées par ce Christ à qui l'écrivain prêtait une aventure sentimentale avec Marie-Madeleine. Cette fois, c'est dans l'Ancien Testament que José Saramago a choisi de plonger sa plume pour revisiter le célèbre fratricide.

S'il n'absout pas Caïn de son crime, il lui trouve beaucoup de circonstances atténuantes. Ainsi, pour lui avoir préféré injustement Abel, Dieu aurait une responsabilité dans l'affaire, estime le romancier : « Caïn a été humilié par Dieu, et il tue son frère parce qu'il est dans l'incapacité de tuer Dieu. »

Le Prix Nobel portugais raconte une Bible dominée par la violence et le sexe, sans hésiter à tourner en ridicule certains passages, com-

me cet ange, envoyé par Dieu en dernière minute pour arrêter le bras d'Abraham, mais qui arrive trop tard pour sauver les fils... à cause d'une avarie à l'aile droite.

Rien de tout cela ne pouvait plaire à la hiérarchie catholique et à ses détracteurs habituels, mais l'écrivain en a rajouté, le 18 octobre, au Festival du livre de Penafiel, près de Porto, dont il était l'invité vedette, en affirmant que la Bible est « un recueil de mauvaises mœurs » et « un catalogue de cruautés ».

« Réveil des vieilles haines »

Le porte-parole de la Confédération épiscopale portugaise, Manuel Morujao, l'a accusé d'offenser les catholiques pour « une opération de publicité ». Le rabbin de Lisbonne, Eliezer di Martino, est monté au créneau face à l'interprétation que fait José Saramago de l'Ancien Testament. Pour sa part, le théologien catholique Joaquim Carreira das Neves a regretté qu'un « génie de la littérature » ne sache pas lire la Bible comme

« un livre de culture » et prenne certains passages au pied de la lettre.

« L'Eglise aimerait placer un théologien derrière chaque lecteur de la Bible pour expliquer que ce qu'il est en train de lire doit être interprété de manière symbolique, a rétorqué l'écrivain lors d'une conférence de presse. Dans la Bible, on trouve de la cruauté, de l'inceste, de la violence en tous genres, des carnages. Cela est incontestable, mais il suffit que je le dise pour susciter cette polémique. » Loin de chercher à apaiser les esprits, il a ajouté que le Dieu de la Bible est « indigne de confiance ». Et de s'en expliquer dans un entretien au quotidien espagnol *La Vanguardia* : « Les hommes ont créé Dieu à leur image et ressemblance, c'est pourquoi il est si cruel, mauvais et vindicatif. »

A bientôt 87 ans, l'écrivain ne se lasse pas de ces empoignades. « Je suis une personne qui provoque des anticorps chez de nombreuses personnes, mais cela m'est égal », a-t-il déclaré en réponse « aux incompréhensions, aux résis-

tances et au réveil des vieilles haines ». L'unique Prix Nobel de littérature lusophone « n'a pas besoin de coups publicitaires », a insisté son éditeur portugais, Caminho, tout en regrettant que la polémique soit allée si loin. Un eurodéputé portugais conservateur, Mario David, vice-président du Parti populaire européen (PPE), n'a-t-il pas demandé à l'écrivain, « devant tant de honte », de renoncer à sa nationalité portugaise ?

Qui fera taire cet intellectuel si peu avare de ses opinions radicales ? « Certains me trouvent courageux, dit José Saramago. Mais c'est parce que les bûchers du tribunal de l'Inquisition n'existent plus et que je peux m'appuyer sur la liberté d'expression. »

Un jour, il ferraille contre « le néomédiévalisme universel » de Benoît XVI, le lendemain, il met en garde contre le risque d'une « résurgence du fascisme en Europe ». Depuis des mois, sa cible privilégiée est Silvio Berlusconi, le président du conseil italien, qualifié dans une tribune publiée en

juin par le quotidien *El País* de « virus menaçant d'être la cause du décès moral du pays de Verdi ».

En attendant son prochain livre, auquel il dit travailler déjà mais sans en révéler le thème, José Saramago a bien voulu faire une concession à ceux que son *Caïn* scandalise : « La Bible a quelque chose d'admirable, a-t-il confessé. D'un point de vue littéraire. » ■

Jean-Jacques Bozonnet

Le Monde Des Livres sur LCI

Retrouvez « Le Monde des livres », l'émission présentée chaque semaine sur LCI par Florence Noiville. Invité de cette semaine : Philippe Geluck, à l'occasion de la publication de *Geluck se lâche* (Casterman). Diffusion jeudi 29 octobre à 10 h 10. Rediffusions : jeudi 29 à 16 h 10, mardi 3 novembre à 16 h 40, mercredi 4 à 14 h 10. Aussi accessible sur lemonde.fr et lci.fr (l'intégrale des émissions est disponible sur www.wat.tv/explorer/200960).